
M A N U S C R I T

***MORT TRAGIQUE
D'UN ANALYSTE ÉCONOMIQUE***

de Vedrana Klepica

traduit du croate (Croatie) par Olivier Lannuzel

cote : CRO20D1193

année d'écriture de la pièce : 2013
année de traduction de la pièce : 2020



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Personnages

L'amie

Le journaliste radio

L'investisseur

La femme du bar

Un

— Et maintenant vous comptez faire quoi exactement ?

— Et qu'est-ce qu'on devrait faire ?

— Qu'est-ce qu'il y a à faire ?

— Nous ferons ce que nous pourrons.

— Nous enterrerons le défunt conformément à toutes les règles qui s'appliquent à des obsèques convenables.

— Nous l'enterrerons dignement.

— Sans tsiganes ni fanfare.

— Sans tuba, sans basson et sans ces uniformes bleu foncé ringards.

— Sans pluie, sans boue et tous ces éléments qui te foutent en l'air ce type d'événement censé être décent.

— Sans clébard qui court derrière le convoi et s'emploie à compisser une stèle funéraire sur deux.

— Non, non.

— Nous ne sommes pas des provinciaux.

— Des personnages sortis d'un scénario d'Emir Kusturica.

— Du genre *Papa est en voyage d'affaires* ou *Chat noir chat blanc*, ou bien l'autre débile de *Djelem, djelem* qui casse des verres et se met les mains en sang.

— Nous ne sommes pas des petits niveaux de qualification, des petites classes moyennes de base, des ploucs de Bosnie ou de Serbie.

— À nos enterrements, il fait beau temps et les gens savent se tenir.

— On a du chêne de première catégorie, autour des deux mille euros, et le défunt est attrayant car le défunt est jeune.

L'AMIE. — En fait, en toute sincérité, cela dit entre nous, nous n'étions pas spécialement proches. On ne se fréquentait pas trop. On se retrouvait de temps en temps dans les mêmes cercles. C'est une petite ville, ici, c'est assez inévitable. Nos parents ont partagé le même bureau pendant longtemps. Et puis son vieux a obtenu un poste au ministère et ils se sont éloignés. Je le voyais par-ci par-là, mais sincèrement, je ne saurais pas trop quoi dire de très personnel sur lui. Vraiment je ne sais pas. Il avait dans les trente ans, il devait soutenir son doctorat à la fac d'économie au printemps, quelqu'un m'a dit ça. Même si, évidemment, ça a été pour moi... Quand j'ai appris qu'il était mort, j'ai pleuré, et pendant un moment j'ai eu la

sensation de marcher dans le vide. Une perte émotionnelle, ça va à l'encontre du profit matériel. Qui prend des risques fait du profit, qui est dans la contemplation fait des pertes. C'est ce que mon père dit toujours. Qui prend des risques fait du profit, qui est dans la contemplation fait des pertes. Lui, c'est un perdant.

LE JOURNALISTE RADIO. — Quelqu'un qui n'est pas flexible, c'est quelqu'un qui est mis facilement à l'écart.

L'INVESTISSEUR. — Quelqu'un qui n'est pas adaptable, ça ne peut être qu'un imbécile, quelqu'un qui est né avec une espèce d'anomalie dans son système nerveux.

LA FEMME DU BAR. — Toute action réclame une réaction adéquate.

L'AMIE. — Et ce territoire réclame un traitement social adéquat, qui le guérisse rapidement de la gangrène qui le mine. Je pense que cela demande de la bonté. Et la bonté, ça s'apprend. Ce n'est pas inné. Ce n'est pas quelque chose qu'on hérite de sa famille. En fait, en toute sincérité, nous n'étions pas spécialement proches. On ne se fréquentait pas trop. C'est une petite ville, ici, c'est assez inévitable. Mais j'ai vraiment été très surprise de tout ça, ça m'a vraiment mise en colère que des choses pareilles puissent arriver, ça, c'est clair.

LE JOURNALISTE RADIO. — Merci beaucoup de cette réaction, nous la diffuserons demain matin après les informations.

L'AMIE. — Il n'y a pas de problème. C'est essentiel et je pense d'une certaine manière qu'il faut parler des choses essentielles et qu'en fait on parle aujourd'hui très peu des choses essentielles. C'est ce que je pense sincèrement.

DEUX

L'INVESTISSEUR. — Je n'ai pas pensé à mal. Je n'ai rien voulu de mal. Pas forcément. Je suis né il y a quarante-trois ans dans une ville de 21 300 habitants, 37 400 si l'on tient compte de l'agglomération. Cinq écoles primaires, quatre collèges, six supermarchés de proximité pour un revenu annuel entre 5 et 12 milliards de kunas, une usine avec un capital de base de 700 300 000 kunas et un hôpital sans service de pédiatrie ni obstétrique. J'ai eu mon bac avec la mention très bien, je me suis inscrit en faculté d'économie, j'ai passé tous mes examens avec une moyenne de 17/20 et j'ai obtenu une place d'assistant au département d'« économie des industries de pointe ». Je me suis inscrit en thèse sur le thème de l'information et de la révision financières, mais je ne l'ai jamais terminée. J'ai travaillé à la tête de deux différentes sociétés de commerce international, dans le premier cas en tant qu'associé, dans le deuxième j'ai abandonné de moi-même la direction après une acquisition. Les actions avaient perdu 7,3 %, j'ai trouvé un acquéreur prêt à reprendre l'affaire et j'ai touché une indemnité qui me permettait de vivre pendant trois ans. Je n'étais pas obligé de partir mais, tous les manuels d'économie vous le diront, « ce qui différencie le praticien économique de tous ceux qui se contentent de parler d'économie, c'est la méthode et la technique de travail ». La MÉTHODE et la TECHNIQUE. Je n'ai pas pensé à mal. Je n'ai rien voulu de mal. Pas forcément. J'ai commencé à m'occuper très sérieusement d'économie industrielle, à enseigner les politiques comptables et la rentabilité. Je suis devenu spécialiste pour estimer le moment où les actions d'une entreprise seront amenées à chuter, quand il est bon de vendre, quand il est bon de n'en vendre qu'une partie, quand il est bon ou non de privatiser quelque chose. Je pense que ça ne s'apprend pas vraiment. Vous êtes fait pour ça ou pas. Les privatisations ont assez rarement

lieu parce qu'une société n'a plus de liquidités et que ça lui permet de se maintenir, et bien plus souvent en raison des indemnités à sept chiffres et des intérêts qui vont avec, des appartements à Hampstead, des maisons de campagne à Dubrovnik et des yachts de type San Lorenzo SL 82.

TROIS

LA FEMME DU CAFÉ. — Ces derniers temps je mange peu.
Ces derniers temps je ne paye pas mes factures ni mon loyer.
Je ne vais pas chez le coiffeur, ni chez le médecin, ni au travail.
Ces derniers temps je dors seule.
Et je n'arrive pas à trouver le sommeil.
Longtemps.
Je ne suis pas les infos, je ne fête pas les anniversaires ni le Nouvel An.
Je n'ai pas été à l'anniversaire de ma sœur.
Ni au baptême de son bébé.
Ni à l'enterrement de nos parents.
Ces derniers temps, je ne règle plus ma montre sur l'heure d'hiver ou l'heure d'été.
Ces derniers temps je ne suis plus la météo ni quel jour on est dans la semaine.

QUATRE

LE JOURNALISTE RADIO. — Le temps sera ensoleillé, avec localement de possibles rares averses, un vent faible, une température maximale dans la journée autour de 17 degrés.
Parmi les nouvelles du jour, une opinion publique qui demeure sous le choc – hier à 16 h 32, devant son appartement dans le centre de Zagreb, M. K., un homme âgé de trente et un ans, a été tué de deux balles dans le front et d'une balle dans la poitrine. La police est toujours à la recherche du meurtrier, mais elle n'a pas confirmé si elle disposait d'indices, même si elle interroge dans ses locaux plusieurs personnes qu'elle considère comme pouvant être impliquées dans l'affaire. Le gouvernement a confirmé qu'il avait donné un délai de 120 jours au fonds de privatisation pour fixer les règles permettant de déterminer le prix de vente minimal des participations minoritaires de l'État dans 300 entreprises. Il est précisément 9 h 30 et vous venez d'écouter le journal matinal. Nous vous souhaitons une agréable journée sur 107.3, avec maintenant Vaya con Dios, *Aie aie aie aie aie aie Puerto Rico*.

CINQ

LE JOURNALISTE RADIO. — Tu as encore dit quelque chose de faux, tu as encore dit quelque chose de faux aux infos, et personne n'a rien remarqué. Le nom que tu as dit était faux, ou c'était l'âge qui était faux, ou c'est le moment ou le lieu de l'événement qui était faux, peut-être que tu as raconté des blagues au lieu de donner des nouvelles du monde, ou bien tu as bafouillé quelque chose d'incompréhensible dans le micro, va donc te rappeler. Tu as encore foiré un truc, personne n'a rien remarqué, même le rédacteur en chef n'écoute plus ce que tu passes à l'antenne, même toi tu n'écoutes plus ce que tu passes à l'antenne, tu te sens comme un appendice qu'on n'a jamais opéré parce qu'il n'a jamais vraiment gêné personne.

— Ça te surprend ?

— Les gens croient plus aux tarots, aux lignes de la main et au marc de café

— ils croient plus aux rassemblements œcuméniques, à Zacharie, à Ézéchiél et au Livre des morts égyptien

— ils croient plus à eux

— qu'ils ne croient au journal matinal.

— On observe une baisse radicale de l'audience des programmes d'information.

LE JOURNALISTE RADIO. — On observe une baisse de l'audience de 12 % pour les programmes de radio et de 7 % pour la télévision. Rien que l'année dernière, nous avons dû nous séparer de quatre salariés et interrompre trois émissions parce qu'elles avaient une part d'audience inférieure à 2 %. Cela veut dire moins de dix personnes. On ne sait pas combien. Peut-être dix, peut-être une seule. Notre programme le plus écouté, c'est l'état du trafic et la météo. Les gens préfèrent suivre les foutaises qu'ils ont enregistrées sur leur téléphone quand ils rentrent du travail.

— 1,5, 2 ou 3,2 mégapixels

— sur une infrastructure totalement sans fil

— des micros avec une portée de 50 mètres dans les poches

— des tables de montage et une navigation satellitaire

— on enregistre des informations exclusives

— des accidents de la route et des viols collatéraux

— des fougones poilues de promeneuses en mini-jupe

— et des exécutions de dirigeants du tiers-monde

— par la simple pression d'une touche

— clic

— et avant même que ça se passe

— 1,5, 2 ou 3,2 mégapixels

— sur une infrastructure totalement sans fil

— les micros d'une portée de 50 mètres enregistrent les ultrasons de 20 kilohertz, les perturbations tectoniques, le chant des baleines et les sirènes pneumatiques

SIX

LA FEMME DU BAR. — Alarme. Alerte. Sirène. Alarme, alerte, sirène, une longue et stridente, une qui te transperce le pavillon, le conduit auditif et le tympan comme un couteau dans la chair à vif, brusquement, elle te dresse sur tes pieds, t'arrache de la gorge un « putain de ta mère » puis disparaît comme elle est venue, mais elle te laisse une déchirure que même une régénération intensive de collagène dans la peau ne pourra jamais complètement guérir. Sirène. Il t'a fallu des années pour saisir le lien sémantique entre l'être mythique qui conduisait à la mort de sa voix sexy les marins attardés au large et la sirène d'alerte aérienne STL-10 à 650 Hz de fréquence, utilisée pour avertir les habitants d'un danger en période de guerre ou en cas de catastrophe naturelle. Mais tu n'as pas été inquiète des alertes sonores, ni des avions et des hélicoptères qui volaient à basse altitude et rompaient le mur du son par pure connerie, tu n'as pas été inquiète non plus quand il est parti le fusil à l'épaule et que tu ne savais pas s'il allait revenir avec un membre en moins voire pas du tout, pas inquiète non plus à couvert dans l'abri quand une petite mamie t'a fourré entre les mains une bouteille en plastique de Notre-Dame de Bistrica avec une tête dévissable, pour avoir accès à l'eau bénite, et que je te débouche la Marie, que je te rebouche la Marie, que je te redébouche la Marie, tu t'en tapais, tu te tapais d'absolument tout ce qui se passait, et pratiquement deux décennies plus tard tu continues de t'en taper, tu t'en bats les couilles à un point tel qu'elles ont tellement gonflé qu'elles ressemblent à des putains de ballons prêts à péter à tout instant et à te balancer au visage toute l'indifférence grasse qu'elles ont accumulée en elles pendant des années. Le pire peut-être pour les gens autour de toi, c'était qu'ils devaient tolérer ton manque de décence et de respect. Ils n'avaient pas le choix. Ils étaient obligés de le tolérer parce que tu n'as pas été un démagogue vivant à l'étranger, ou une femme de ministre des affaires étrangères. Non, non, tu as été là, tu as été là pendant toute la durée de ces clichés de guerre dont tu n'as eu que foutre, et c'est pour cela qu'ils étaient obligés de tolérer ton comportement ingrat. Et puis tout a mal tourné. En fait, c'est quand les dernières sirènes se sont tues que la vraie merde a commencé ! On t'a dit que ce qui arrivait était normal, que tu ne devais pas t'inquiéter, que ça passerait vite... mais ça dure encore. Et tu es toujours là et tu sais qu'il n'existe que deux états, le passé révolu et l'état actuel, et l'état actuel est tel qu'il t'oblige chaque jour à te réveiller avec toujours plus de paranoïa dans les veines, chaque jour tu respires de plus en plus difficilement, chaque jour tu fais un détour pour éviter les places et les gens. On t'a dit que c'était normal, de ne pas t'inquiéter, que ça passerait vite, que cet état n'allait pas durer. Sans doute quelque chose a foiré dans le processus. Il n'est jamais revenu. Mais l'armée m'a remis une décoration énorme qui pèse trois kilos, ils m'ont permis de garder son uniforme, tous les crédits et toutes les dettes que nous avons contractées. Ça commence comme ça et puis terminé, ça commence et puis terminé.

LE JOURNALISTE RADIO. — Je me suis réveillé d'un seul coup.

LA FEMME DU BAR. — Ça commence un matin de merde.

LE JOURNALISTE RADIO. — Vous vous réveillez un matin.

LA FEMME DU BAR. — Pas à l'heure où je me réveille normalement.

LE JOURNALISTE RADIO. — Je me suis réveillé deux heures plus tôt que d'habitude.

LA FEMME DU BAR. — Vous vous réveillez plus tard que d'habitude.

LE JOURNALISTE RADIO. — Beaucoup plus tôt.